

Pour l'observateur attentif aux grandes évolutions de la vie et de la fortune des peuples, il n'est pas de spectacle plus digne d'attention que le rôle et l'attitude du prince de Bismarck pendant toute la crise orientale, de 1875 à 1879. Talleyrand au Congrès de Vienne, Bismarck au Congrès de Berlin resteront, pour les diplomates de l'avenir, des sujets de fructueuse méditation. A ce moment, le chancelier a achevé son œuvre européenne; il est au faite de la gloire et à l'apogée du génie; mais il reste peu sensible aux apparences flatteuses d'un rôle décoratif; sa politique est un chef-d'œuvre de réalisme sans aucun mélange de cette vanité qui blesse si cruellement les plus faibles sans profiter aux plus forts, ou de cette générosité sentimentale, peut-être méritoire, mais si souvent fatale aux princes ou aux États qui s'y laissent entraîner: c'est le système bismarckien dans toute sa puissance en même temps que dans toute son élasticité. Le chancelier en a lui-même, dans un chapitre de ses *Pensées et Souvenirs* digne de figurer à côté des plus belles pages de Machiavel ou de notre Philippe de Commines, analysé les mobiles, les ressorts et les fins. L'intérêt allemand, rien que l'intérêt allemand, c'est tout ce que Bismarck veut voir dans la question d'Orient, mais avec la prodigieuse acuité de vue qui est la caractéristique de son génie comme de celui du grand Frédéric, il l'y discerne dans toute son ampleur, dans ses détails en même temps que dans son ensemble, dans son présent comme dans son avenir, et jusque dans ses contradictions. Dès 1875, le chancelier prévoit des complications en Orient et s'y prépare: l'histoire dira peut-être un jour si, en laissant se développer et s'envenimer l'incident de 1875 avec la France, il n'a pas cherché, pour ainsi dire, à tâter le pouls à